

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3030. — 60^e Année.

SAMEDI 15 JANVIER 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



LE ROI PIERRE QUITTE LA SERBIE. — Ce n'est pas l'un des traits les moins sublimes de l'héroïque randonnée des armées serbes en retraite à travers les montagnes et les rochers de leur territoire envahi, que la constance avec laquelle le vieux roi Pierre tint à partager jusqu'au bout les infortunes de son malheureux peuple. Tantôt à pied, tantôt à cheval, en automobile ou même parfois dans un char rudimentaire traîné par des bœufs, le souverain suivit jusqu'aux frontières albanaises les étapes de son armée et repoussa les plus instantes prières de ses généraux, qui voulaient assurer à son âge et à sa santé chancelante plus de commodité et de confort.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LE SURHOMME

C'est une imagination de Nietzsche qui, paraît-il, en aurait puisé la première idée chez Hölderlin.

Le *surhomme*, dominateur des générations prochaines, est, selon la conception de Nietzsche, une sorte de cuirassier blanc, grand bretteur et grand mangeur, musclé en Hercule, infatigable comme le Juif Errant, pillard comme Mandrin, se plaisant « à tailler, à trancher, à inciser », à détruire, vivant de la guerre « éducatrice du genre humain », — « la bonne guerre qui sanctifie toutes choses », — aimant le sang, impitoyable aux faibles, cynique, menteur, farouche, ne croyant à rien qu'à la vertu de son grand sabre et fier de se sentir une brute, « une superbe bête de proie blonde ». — *Blonde* est mis là pour bien montrer que le *surhomme* ne sera et ne peut être qu'un Germain.

Comme Nietzsche exerçait, à l'instar d'une innombrable quantité de ses compatriotes, la profession de philosophe ; comme, en cette qualité, il était prodigieusement pédant et singulièrement prolix ; comme, en véritable allemand, il ignorait l'humour, l'agrément des demi-teintes, la valeur des réticences et le charme d'une discrète ironie, il commit l'imprudence de prendre son paradoxe du Surhomme pour un théorème, et il passa le reste de sa vie à l'appuyer de démonstrations, de commentaires et d'amplifications, le tout rédigé en style sibyllin et composant un inextricable fatras où il y a de tout : des pages éloquentes, des dissertations de pion tenu, des remarques assez pénétrantes, des observations non dénuées de finesse et des hallucinations d'apache en délire.

Ainsi démontrait-il que toute civilisation élevée n'a pour principe que la barbarie et ne peut naître que de la féconde ruée d'hommes de proie sur des races plus faibles, plus policiées, plus pacifiques, ou encore sur des nations amolies et vieillies « dont les dernières forces vitales s'éteignent dans un brillant feu d'artifice d'esprit et de corruption ». Ces hommes de proie que Nietzsche acclame comme les « enfants chériss » de son esprit, il les prédit et les voit « pas beaucoup meilleurs que les bêtes fauves déchaînées », mais si splendidelement forts ! (Hors de ch^ez eux, libérés de toute contrainte sociale, une fois lâchés dans les pays dénués de « kultur », ils se dédommagent de la tension d'un long internement : alors ce ne sont que meurtres, incendies, pillages, viols joyeux ». Et il les cajole, il les conseille, ces héros de son rêve : « — O mes frères, je place au-dessus de vous cette nouvelle table de la Loi : Devenez durs... Si vous ne voulez pas être inexorables, comment pourrez-vous vaincre un jour avec moi ? » Méprisez la pitié : par delà les ruines, en avant ! « Connaissez-vous la volupté qui précipite les rocs dans les profondeurs à pic ? » Mort au passé ! « Un tas de pierre, même consacré par l'art ou par les vieilles religions, ne doit pas arrêter l'élan du vainqueur. J'aimerais les églises... quand le ciel regardera d'un œil clair à travers leurs voûtes brisées. Semblable à l'herbe et au rouge pavot, j'aime à être assis sur les temples détruits ».

Et, durant plusieurs volumes, Nietzsche se complaît ainsi à caresser et à choyer son soutard idéal, à cultiver diligemment « sa méchanceté », à le parfaire « en bête complète », ripailleur, tueur de femmes, brûleur de villes et bombardier de cathédrales. Ah ! les glaives assoiffés de sang, scintillant de désirs ! Le calme dans le meurtre « uni à une bonne conscience » ; l'ardeur organisatrice dans l'anéantissement de l'ennemi ; la « nécessité de destruction » ; la jouissance du mal scientifiquement accompli ; la beauté du retour à la sauvagerie ; le mépris des peuples esclaves de vieux préjugés, « peuples-chiens, races inférieures ou dégénérées », Nietzsche exalte tout cela avec une insistance prophétique. Il se proclame un admirateur enthousiaste du militarisme ; il affecte d'employer des métaphores belliqueuses, des expressions empruntées à la technique militaire, — comme le Fougas d'Edmond About ; mais sans rire. Littérature de matamore, de brave à tous crins, impatient de faire sauter des têtes, de pourfendre, « d'inciser », rêvant d'orgies sardanapalesques et de mas-

sacres grandioses et régénératrices ; élucubrations de « type fort », de *surhomme* enfin.

Quelle illusion ! Le pauvre rêveur qui écrivait ces choses était un être souffreteux et frêle. Il n'avait jamais vu la guerre qu'en qualité d'ambulancier ; encore ne dut-il assister qu'aux débuts de la campagne de 1870. Ce batailleur était un réformé : le peu qu'il avait aperçu de l'envers de la mèlée lui laissait un souvenir pénible ; il écrivait à son fidèle Rohde : « — J'ai le plus grand souci de l'avenir prochain ; je crois y pressentir un moyen-âge déguisé. Prends garde à te libérer de cette Prusse fatale contraire à la "kultur" ». Dégouté de l'Allemagne, il accepte une chaire de philosophie à l'Université de Bâle ; mais sa santé débile lui interdit le professorat, et alors, pourvu d'une petite pension de 3.000 fr., il renonce à la vie active, se traîne de villes d'eaux en stations d'hiver, solitaire, hargneux, hypocondriaque, torturé d'insupportables névralgies, malade « des yeux et de la tête ». Il se fixe durant un certain temps à Nice, non point qu'il y fréquente parmi la joyeuse colonie des hivernants : une modeste table d'hôte et un piano suffisent à ses ambitions. Sa misanthropie le prive de relations ; il cherche à tromper par de longues marches son fallacieux besoin d'action ; car le contraste est absolu entre les aspirations de son cerveau et les réalisations permises à son corps maladif.

Il n'est personne comme les timides pour rêver de prouesses héroïques et pour transformer en fougueuses imaginations leurs désirs condamnés à demeurer chimères. On raconte que c'est dans l'abrupt chemin muletier montant du bord de la mer au pittoresque village d'Eze que Nietzsche conçut l'idée de son *Zarathoustra* : peut-être que, en poussant, d'un geste mou de sa canne, quelque caillou qui s'en alla rouler sous les oliviers, eût-il l'intuition de « la volupté qui précipite les rocs dans les profondeurs à pic ». Ceci donne la mesure de ses « disproportions » : pauvre piéton, il se voit chevauchant dans le turbulent état-major d'Attila ; il songe, dans l'omnibus qui, pour quatre sous, le ramène chez lui, à des entrées triomphales dans des villes conquises parmi des populations terrifiées ; impressionnable et nerveux, il se plaît en des spectacles imaginaires de grands coups d'estoc et de taille, de plaies saignantes, de ventres ouverts ; et, devant la maigre pitance de sa morne pension bourgeoise, il divague d'origines plantureuses et bruyantes : « — Bien manger et bien boire, ô mes frères, ce n'est pas en vérité un art vain ! » Ainsi parle Zarathoustra ; mais Nietzsche ne suit pas ses avis, et pour cause : au vrai, il ne se sent bon à rien, qu'à noter, au retour de ses mélancoliques promenades, un court résumé de ses égarements d'esprit. Quand il en a consigné de quoi remplir un volume, il offre le recueil à un éditeur qui le refuse invariablement et le surhomme doit payer pour se voir imprimé. Encore ne trouve-t-il point de lecteurs et nul ne s'émeut de ses confessions ; nul, si ce n'est une amie dévouée qui, dans l'espoir de calmer sa frénésie croissante, imagina de le marier. Le projet échoua, et c'est regrettable pour Nietzsche ; car celle qui échappa à cette mésaventure aurait bientôt constaté et lui eût fait comprendre qu'il n'était un surhomme en aucune façon. Le père de Zarathoustra, apôtre du « viol joyeux », ne s'illusionnait pas, en effet, sur ses aptitudes et ne désirait qu'une union *intellectuelle*, ce qui rebu la dame. Elle renonça, sans désespoir, à ce soupirant qui, déjà, ne dormait « qu'à coups de chloral » et qui fut enfermé comme fou, peu après. Nietzsche mourut au bout de quelques années de cabanon, à l'heure où son nom, signalé par Taine, devenait célèbre par toute l'Europe.

Même chez nous, son œuvre étrange connut la gloire, due, pour une grande part, aux éminentes qualités de la version que nous offrit M. Henri Albert, son distingué traducteur en langue française. Je ne conteste pas que nombre de « bons esprits » se plurent à cet « appel à l'énergie », d'autant plus que, en bien des pages, l'auteur y professait une sorte d'admiration pour le génie de notre nation. On s'intéressa donc chez nous au *surhomme* qui eut quelques adeptes de marque, mais qui laissa la masse indifférente : elle avait vu plus drôle, jadis, au temps de l'opérette, en la personne du général Boum, qu'il fallait tenir à quatre quand on prononçait ces mots : *l'ennemi*, et qui reniflait, en

manièrre de prise, la fumée de son pistolet. Et qui aurait songé, en France, à prendre au sérieux, — encore moins au tragique, — cette conception de la « belle bête de proie blonde » appelée à ramener sur terre le règne de la bienfaisante barbarie ?

En Allemagne il n'en fut pas de même. Quel est l'apport des rêveries de Nietzsche à la démence pan germanique ? N'eurent-elles, comme certains l'assurent, aucune influence sur la mégalomanie militaire de nos ennemis ? Furent-elles considérées comme des visions d'un avenir désirables, ou comme des théories qu'il fallait se hâter de mettre en pratique, — ou encore comme la constatation géniale d'un type déjà existant qu'il suffisait de pousser, à sa perfection ? Ce sont là questions trop subtiles pour que j'ambitionne de les résoudre. J'ai trop peu lu Nietzsche et je l'ai trop mal compris pour que mon humble avis ait, sur ces points, quelque valeur.

Mais qui veut connaître ce dont la « kultur », telle qu'elle s'est révélée en Belgique et ailleurs, est redouble à *Zarathoustra*, lira avec le plus grand profit une remarquable étude de M. Louis Bertrand (*Les grands coupables*, plaquette, in-8°). On verra là combien est saisissante la symétrie entre les rêveries de Nietzsche et les mœurs militaires allemandes. Je n'en veux emprunter à M. Louis Bertrand qu'un exemple : il y a quelques mois, les lignes suivantes étaient publiées par le *Tag de Berlin*, sous la signature d'un général prussien : « — Nous n'avons rien à justifier. Tout ce que feront nos soldats pour faire du mal à l'ennemi, tout cela sera bien fait et justifié d'avance. Si tous les chefs-d'œuvre d'architecture placés entre nos canons et ceux des Français allaient au diable, cela nous serait parfaitement égal... On nous traite de barbares : la belle affaire ! Nous en rions. Nous pourrions tout au plus nous demander si nous n'avons pas quelque droit à ce titre. Que l'on ne nous parle plus de la cathédrale de Reims et de toutes les églises et de tous les palais qui partageront son sort : nous ne voulons plus rien entendre. Que de Reims nous arrive seulement l'annonce d'une deuxième entrée victorieuse de nos troupes ; tout le reste nous est égal ! »

Le peu tendre boche, auteur de cette profession de foi, a-t-il lu Nietzsche ou l'ignore-t-il ? Je n'en sais rien. Mais, ce disant, il se croit un *surhomme*, n'en doutez pas. Et son sauvage manifeste pourrait se terminer par ce refrain dont le prophétique — et peut-être inconscient, — philosophe appuyait ses préceptes : ainsi parla Zarathoustra !

G. LENOTRE.

JOURS DE GUERRE

Le tambour, les clairons, *Sambre-et-Meuse...* Le ciel clair de l'après-midi entre les hautes maisons. Comme un ruban dénoué qui glisserait, glisserait d'une bobine à une autre, d'une extrémité à l'autre de la rue, la foule passe... Un vol de tout jeunes gens d'abord... Les phantasmes de l'allégresse. Un marin, un pâtissier... La marche militaire scande tous les mouvements, endiable cette course d'un régiment qui part, à travers le centre de Paris. Des branches de mimosa font de ci de là sur le ruban une moucheture jaune ; des bouquets de violette, des roses claires, roses du Midi, qui avaient déjà beaucoup voyagé, et qui s'en vont maintenant sur le rythme de *Sambre-et-Meuse*, vers des convois, des arrêts dans des gares la nuit, le sommeil, les pesanteurs et les énervements de la faim, puis la boue, les tranchées. Fleurs de Paris qui rappelleront cette course-ci, entre des femmes arrêtées qui offrent un bouquet...

Sur le trottoir, un soldat qui arrive des tranchées, musette sur le dos, gibecière supplémentaire à la hanche, si patiné de boue qu'il est, des talons à l'échine du petit casque, pareil à ces statuettes phéniciennes dont la terre craquelée est comme piquée par les fusils des tribus sous-marines. On s'arrêtait pour le voir passer : il fait halte à son tour pour un salut aux camarades.

Et puis, sur le vivant ruban qui court le long de la rue comme devant l'écran d'un cinéma, une vision bien particulière, deux infirmières russes, de celles qu'on appelle chez nos alliés

de la Néva des sœurs de charité, bottées, jupes courtes, le visage pris dans une gaine de toile blanche qui dérobe le front et les oreilles, dissimule le col, découpe la ligne des joues et sortit les yeux comme le revêtement de l'or enchaîne sur les icônes la peinture de la face. Guerrières par les pieds, mystiques par le chef, elles représentent une qualité d'héroïsme féminin spéciale, sans petites boucles sur le front, ni anneaux dans les oreilles...

Rue de Janvier 1915 par 13 degrés au-dessus de zéro, régiment qui part...; quelques minutes qu'on veut noter, que tant d'autres plus tard évoqueront, regretteront de n'avoir pas vécues... Entre les maisons de la rue Miromesnil le ciel est de la couleur des uniformes... Au loin, Sambre-et-Meuse s'efface dans la rumeur de la ville vivante...

Taxis-autos arrêtés, lourds camions ; la ville est vivante dans l'air printanier de cet après-midi de janvier. Ce n'est plus le départ d'il y a un an qui faisait monter aux yeux des larmes... Le pays s'est organisé, il est installé dans la guerre. Le « front » ne représente plus cette ligne mystérieuse, enveloppée de brumes, dont aucun de ceux qui la componaient tout mêlés à la terre des excavations profondes ne pensait revenir avant la fin des hostilités. Un va-et-vient permanent s'est établi. La nation formait une sorte de pyramide aux plans de toutes parts hermétiques, sous les atteintes de l'ennemi. C'est une ruche, aujourd'hui, dont les abeilles bleues vont et viennent.

Un régiment qui part évoque un régiment qui reviendra...

Voici le drapeau, salué. Le rouge en est de chair pareille à celle du camélia dans l'atmosphère blonde. C'est comme une crête au-dessus de la nappe bleue des uniformes couleur de ciel d'avril, en Ile-de-France.

Voici près d'un an, je pense, Desclaux, le major Desclaux, attachait subitement une popularité spéciale à son nom. Il incarnait aux yeux de la population qui venait seulement de se ressaisir le type de l'odieux profiteur, de l'homme arrivé par de louches complaisances, des amitiés de politiciens qui se paient sur l'Etat et permettent à des subalternes intrigants d'occuper des postes auxquels ils n'ont aucun droit et où ils ne sont préoccupés que de leurs intérêts les plus immédiats et les plus bas.

Garfunkel est un personnage autrement plus complexe et plus intéressant. Il est parti de plus bas encore que Desclaux, qui, pourtant... Il est accusé d'assassinat, il a trempé dans des combinaisons plus que louches et vécu à Fresnes. On le sait. Cependant on l'absout, on le couvre. Il devient le commensal de la police, toutes les ramifications lui sont familières, et les dossiers le concernant disparaissent de tous les tiroirs. Un sénateur est son ami, déjeune à sa table et s'en va le conduire en Suisse jusqu'à la Maison de Santé où il pense se mettre à l'abri de cette police qu'il avait cru prendre dans la glu de ses combinaisons et qui commence à l'inquiéter.

Garfunkel, qui a été mandoliniste — on a retrouvé des cartes de visites d'alors portant :

*Signor Dante Porcinai
premier mandoliniste solo du Club royal
de la reine Marguerite de Florence,*

Garfunkel est un personnage qui semble échappé des coulisses de Goldoni et de Beaumarchais, avant d'avoir fréquenté les héros d'Eugène Sue et de G. Macé. Il a de l'humour, il ne cherche pas comme un Desclaux qu'à bien manger et bien dormir, en compagnie d'une Béchoff. Il aime le travestissement, la parade, le paillon ; sous son veston l'on voit passer le maillot multicolore d'Arlequin. Il rit constamment dans sa moustache des balourds et des sots qu'il roule. Il jouit de son machiavélisme. Il se regarde agir, il fignole son ouvrage, il aime la fioriture, il n'est jamais content de soi, il bluffe par-dessus tout son *bluf*, par amusement.

Desclaux, c'est un rat dans un fromage. Garfunkel, c'est un sapajou, — qui a de l'hyène.

Et l'on demeure confondu de la facilité avec laquelle un homme peut être mandoliniste et docteur, avocat et policier, donner des consultations à des gens qui se déclarent bientôt guéris, faire gagner des procès, étaler dans son cabinet de travail des diplômes faux, des médailles d'or en cuivre, des nicham en chocolat; voler,

trafiquer, truquer, user des gens et des situations, sans être inquiété, en voyant grandir son influence, s'établir sa personnalité, frayer, sinon avec le pouvoir du moins avec ce qui en approche si près qu'il en peut user à sa guise.

Garfunkel s'était immédiatement adapté à la guerre ; il avait établi un comptoir de réforme comme d'autres se mettent à fabriquer des munitions... Ce ne sont pas des munitions qu'il serait jamais venu à l'esprit d'un Garfunkel de fabriquer. Ces êtres sont attirés par le mal comme les corps solides par le vide. A bénéfices égaux, ils préféreront toujours la besogne obscure à celle qu'une lumière d'en haut éclaire.

Jadis, il fallait du génie aux aventuriers. Le monde leur était plus limité, toutes sortes de barrières venaient interrompre leur course. La société moderne leur permet de n'avoir plus à dépenser que de l'audace et de savoir à propos inviter les gens influents à dîner. Il paraît que, de nos jours, un personnage qui a *le bras long* est presque toujours l'esclave de son ventre !

M. Bakst, à qui fut dernièrement décerné le prix Nobel, vient d'être élu membre de l'Académie de Petrograd. Son dernier décor pour la *Princesse Enchantée*, qui fut représentée le 29 décembre à l'Opéra et les costumes d'une audace inouïe qu'il imagina pour *Soleil de Nuit*, ont montré aux spectateurs de cette représentation unique, donnée pour la Croix-Rouge anglaise sous le patronage de la comtesse Greffuhle, que la guerre n'avait rien atténué de la palette du fameux virtuose.

C'est le décor et la mise en scène de *Schéhérazade* qui révèlèrent, il y a huit ans, le nom de Bakst aux Parisiens. Son influence sur les modes, sur le penchant dont tous les artistes témoignèrent pour la couleur fut extrême. Dans la *Mort Parfumée* de Gabriele d'Annunzio, comme dans le fameux *Après-Midi d'un Faune*, il a su mêler avec des audaces folles les gammes les plus intenses et, en théorie, les plus heurtées. Il faut toujours reconnaître, considérable ou minime, la part du génie. Léon Bakst a le sien.

Pourquoi nous fait-il admirer ces étranges paysages dont les arbres n'ont aucune similitude cependant, avec ceux de nos forêts ou des descriptions les plus fantaisistes des littérateurs les plus imaginatifs et les préférer à ces pastiches, à ces daguerréotypes que les décorateurs nous avaient offerts jusqu'alors avec un souci de tromper l'œil, aussi minutieux que vain ? Pourquoi vêtil il de tulle des guerriers, coiffe-t-il de pyramides cloisonnées de papier doré d'étranges bayadères qu'on ne sait prendre pour des duègnes de la cour de Philippe II ou la Pulcinella des carnavales vénitiens de Casanova. Pourquoi ? Nos fils, peut-être, ne le comprendront plus. Cependant, il subsistera longtemps dans les mélanges de leurs palettes ce feu que Bakst alluma.

Son art n'a rien de Munichois. C'est l'Allemagne, c'est l'art des Max Rheinhardt, qui s'inspirait de lui et que nous retrouvions chez des Français qui se croyaient originaux. Il sera bien curieux de voir ce que l'avenir permettra d'exécuter à ce décorateur qui a montré qu'un grand artiste pouvait se consacrer aux fugitives splendeurs de la scène et faire passer des portants et des frises, sur la foule compacte et sensible, les ondes de sa volonté et de son caprice.

Ce soir, à dîner, Bakst nous parle d'une de ses admiratrices qui s'installe à Paris et lui commande la décoration d'une chambre, pour faire de la magie... « — Elle veut des zodiaques, des roues, des étoiles, dit le peintre, qui ajoute : Mais elle m'a demandé un appareil qui permette de faire précipitamment beaucoup de lumière, car elle craint d'avoir peur au cours d'une expérience... »

Il s'arrête et il reprend, de sa voix un peu lente : « — Elle y croit donc?... C'est merveilleux !... »

M. Francis Charmes que nous avions tout récemment rencontré dans sa rue Bonaparte et qui n'est plus aujourd'hui qu'un mort très grave sous le linceul, était un de ces académiciens dont le nom ne vient jamais aux lèvres du grand public lorsque, dans une réunion, quelqu'un, bien imprudemment, s'avise de vouloir aligner le nom des quarante Immortels.

Il n'avait point attaché son nom comme Vandal ou Albert Sorel ou comme MM. Fré-

déric Masson ou Lenôtre à des études historiques dont les lumineux figurants ont passionné le monde. Il ne possède pas le don de faire vivre à la lueur fiévreuse des clartés du roman quelque Charlotte, quelque Adolphe, un Fabrice del Dongo, un Vautrin, une Fanny Legrand ou une Mme Moraines...

Son titre de directeur de la *Revue des Deux-Mondes* lui assurait, cependant, dans le monde, celui qui se croit le seul, une place de droite à table assez fréquente. Ce n'est pas qu'il parlât beaucoup. Mais le monde aime-t-il qu'on parle ? Il préfère certainement le bavardage.

Plus tard, lorsque le nom de cet homme évidemment érudit passera sous les yeux des chercheurs, ils ne se feront pas une idée très marquante de cette personnalité qui ne dédaignait pas la société, mais ne paraissait point s'y plaire, qui avait un peu l'air d'aller dîner en ville comme on se rend à un Conseil d'administration ou à certains enterrements; les gants et l'habit changent, mais l'homme conserve son même visage et sa manière grave de parler bas. La vie est pour eux une série de devoirs, d'obligations, de postes. Ils sont en quelque sorte pareils à ces salons, dont le style dit Louis-Philippe nous a parfaitement fourni le canon. Il ne s'y voit ni désordre, ni pittoresque; le soleil ne doit jamais y pénétrer et s'il s'avise de paraître on peut être certain qu'une servante bourrue viendrait tirer aussitôt les volets, de crainte de voir passer l'étoffe des sièges. On ne pense pas que ces hommes-là aient jamais eu de jeunesse, ni que le berceau ne les ait point connus ornés d'une barbe blanche.

Pourtant en citant quelques vers latins leur œil s'éclaire et des amis de leur génération vous assurent qu'ils furent complaisants. Leur place ne reste vide qu'au foyer domestique où toutes leurs qualités brillaient et brûlaient sous la cendre. Le monde et la vie, eux, se referment sur leur cadavre, sans laisser de sillages.

C'était un visage qui m'avait bien donné à la première impression, le sentiment de cette valeur rare, de cette qualité de talent qui désignent l'artiste aux interrogations de l'avenir. On devinait en lui l'un de ceux que ne renverraient point la vague fugitive et impénétrable d'un caprice du public, qui les oublie presque aussitôt qu'il les a découverts. Balzac a gravé dans nos mémoires des hommes qui possèdent ce front élevé et convexe, ces yeux animés où brûle un feu incessant, ces cheveux indomptés, cette minceur, cette nervosité, cette sorte d'âpre grâce qui fait qu'on ne peut oublier l'essentiel de ces êtres après les avoir seulement entrevus.

Ce sculpteur, ce jeune Bugatti, je l'avais été trouvé pour la première fois en compagnie d'un ami ravi de me le faire connaître, comme nous sommes toujours fiers de l'hommage que nous avons l'impression de faire à nos contemporains, d'un artiste nouveau et original. C'était dans un bizarre atelier sur un terrain vague, une sorte de demi-parc abandonné, vers les Gobelins. Il pétrissait dans la glaise des lévriers et des fauves, qui avaient sa souplesse, de longues jambes, une cambrure de race, une vie intense et farouche, mais qui paraissaient soumis bien plus à des mobiles réfléchis qu'aux lois de l'instinct.

Je le revis plus tard. Le fondeur Hébrard avait mis ses œuvres en lumière. Bugatti portait encore les culottes courtes, la veste à plis de l'homme de sport, mais, à la boutonnierre du revers le mince ruban de la Légion d'Honneur était noué. Il était venu demeurer dans le voisinage du Trocadéro et commençait à mêler aux sloughis et aux fauves des statuettes de femmes et d'hommes. Son grand front conservait sa lumière, ses yeux leur juvénilité et leur flamme. Il continuait à ne vivre que pour son art. C'était au milieu de nous comme un personnage de la première Renaissance qu'on imaginait beaucoup mieux habillé par Carpaccio que par Burberry...

Il vient de mourir, brûlé par le feu qui couvait en lui. Ses longues mains ne feront plus jaillir de la glaise humide les coursiers ivres d'infini... Il pouvait, un jour, connaître la gloire... Seuls, désormais, de rares artistes diront son nom. A moins que plus tard la Renommée ne le découvre. Mais, alors, nous l'aurons déjà rejoint.

Albert FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées)

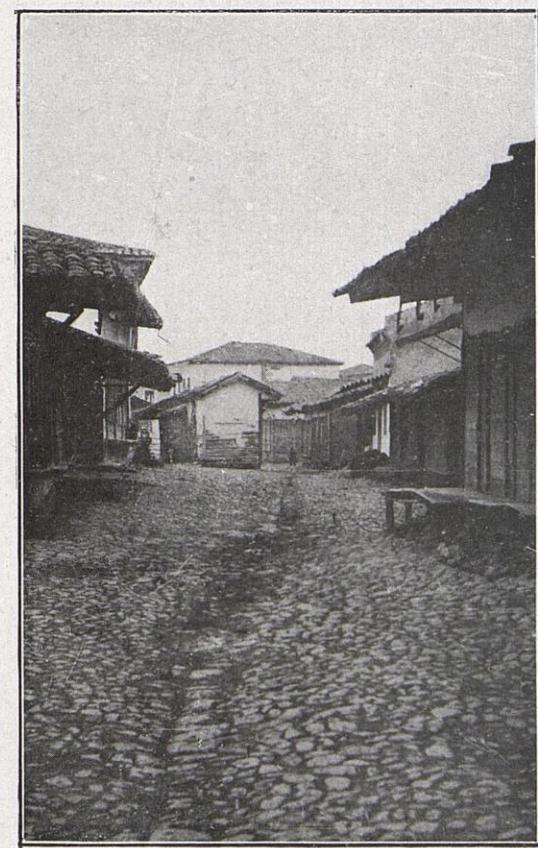


LE REPLI DE NOTRE ARMÉE SUR SALONIQUE. — Franchissant la formidable région montagneuse des Portes de Fer, puis les ravins de la Bojimia, traversant les mornes marécages de la vallée du Cinarli, la petite armée d'Orient rentra au complet en Grèce ayant, malgré le froid et la neige, accompli, dans le temps voulu, le tour de force que l'on exigeait d'elle.

(Cliché Marcel Meys.)



DIFFÉRENTES ATTITUDES DU GÉNÉRAL BAILLOUD PENDANT QU'IL DIRIGE UN COMBAT. — Ces photographies nous montrent le général donnant des ordres, expliquant la manœuvre ou étudiant la carte avec son chef d'état-major.



TRISTES INSTANTANÉS DE GUERRE. — Divers aspects de la ville de Guevgueli au moment où nos troupes l'abandonnèrent et quelques heures seulement avant l'arrivée des avant-gardes bulgares.



LA CAMPAGNE EFFECTUÉE PAR NOS SOLDATS. — Le Vardar à Guevgueli et l'entrée de la vallée du Cinarli où se déroulèrent tant de rudes combats.



Le Roi Pierre, avec une superbe grandeur d'âme, quoique malade et exténué de fatigue, tint à s'associer jusqu'au dernier moment aux efforts de ses admirables soldats.



Ah qu'il était émouvant et lamentable cet exode de tant de pauvres êtres, s'en allant... là-bas.... ils ne savaient où !

FEUILLETS DE ROUTE EN ORIENT
(Suite)

18 décembre 1915.

Les décisions que je prévoyais ont été prises. Nos troupes se sont repliées volontairement jusqu'aux environs de Salonique.

Elles l'ont fait à l'heure choisie par le commandement, méthodiquement, sans hâte fébrile ; elles ont exécuté avec une rare adresse cette opération particulièrement délicate et dangereuse que le général Sarrail mena avec une sûreté et une science qui font l'admiration de tous les tacticiens.

Aujourd'hui qu'elle est terminée et que nous repassons dans notre mémoire les événements des journées angoissantes que nous venons de vivre, nous éprouvons une satisfaction profonde et, il le faut avouer, un immense soulagement.

En effet la moindre erreur, la moindre défaillance pouvait tout compromettre ou, pour le moins, avoir des conséquences morales fâcheuses que nos ennemis eussent exploitées comme ils savent le faire.

Aussi quelle tension de toutes les volontés, quelle attention soutenue pendant ces trois dernières semaines !

Les instructions détaillées du grand chef, ses ordres clairs, nets, précis se succédaient et chacun s'appliquait à les exécuter point par point.

Il avait demandé, exigé, que chacun demeurât calme. Il fut obéi. Tous les chefs, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, étaient en eux-mêmes nerveux ; aucun ne le devait montrer, aucun ne le montra. Si, parfois, l'un d'eux manifestait une tendance bien naturelle à aller un peu trop vite, un rappel volontaire lui faisait marquer le pas.

Nous nous retirions parce que le général l'avait décidé. Nous ne devions pas une minute donner à l'ennemi l'impression qu'il nous pouvait dominer.

Cette retraite fut une victoire. Nous imposâmes sans cesse notre volonté à l'adversaire malgré ses efforts désespérés, malgré ses attaques rageuses.

Et pourtant les difficultés étaient nombreuses et variées : faiblesse de débit de l'unique voie ferrée, manque de matériel roulant, absence de routes, nécessité d'emmener avec nous les autorités, la population serbe avec ses approvisionnements, obligation de vider le pays afin que l'ennemi le trouvât dépourvu de tout.

De Salonique où le retenait d'autres impérieuses nécessités diplomatiques, le général Sarrail, qui avait étudié le pays en de fréquentes excursions sur les divers points du front, dirigeait tout, prévoyait tout.

Des équipes de travailleurs amélioraient les pistes, puis, les troupes passées, détruisaient les ouvrages d'art ; des techniciens actifs réglaient la marche des trains et les évacuations, des lignes de défense successives étaient organisées vers le sud et, derrière elles, venaient se placer les régiments qui rompaient le contact avec l'ennemi.

Que de détails ! que d'obstacles à vaincre ! Mais les prévisions du chef étaient justes ; le glissement s'opéra magistralement entre les deux branches de l'eau formidable que l'adversaire tenta à plusieurs reprises de refermer sur nous. On sait aujourd'hui quelle habileté manœuvrière déploya le sauveur de Verdun, on saura plus tard quelle adresse et quel doigté diplomatiques il manifesta.

Mais n'anticpons pas. Le peuple français, si clairvoyant, a déjà compris que si nous n'avons eu à déplorer aucun incident en territoire grec, c'est au calme et à la fermeté du commandant de l'armée d'Orient qu'on le doit.

On ne peut pas, pour l'instant, en dire davantage.



LA RETRAITE DE L'ARMÉE SERBE. — Luttant pour ne pas s'embourber au fond des vallées, transformées en marais, ou escaladant, avec des peines infinies, les coteaux couverts de neige, l'armée se repliait, s'efforçant de gagner l'Albanie.



Les habitants des villes s'enfuyaient ; les gens des campagnes abandonnaient leur village, emmenant leurs bestiaux, essayant de sauver quelques-unes de leurs pauvres affaires.

Notre mouvement de repli commença dans la nuit du 20 au 21 novembre, durant laquelle nos troupes de l'ouest repassèrent sur la rive droite de la Cerna, détruisant derrière elles le pont de Vozarci et le pont du chemin de fer.

Dès lors le repli s'exécuta en quatre temps : retrait sur Demir-Kapu, puis en arrière des gorges à l'abri d'une tête de pont organisée à Gradec, ensuite repli sur la Bojimia, et, enfin, par la vallée du Cinarli, franchissement de la frontière gréco-serbe.

La première opération, la plus délicate, qui dura du 22 novembre au 6 décembre fut faite si habilement que l'ennemi ne la découvrit qu'au moment précis où elle était complètement terminée.

Le matériel sanitaire expédié à Krivolack et, de là, par voie ferrée, sur Salonique, celui de l'In-

tendance dirigé sur Guevgueli, nos troupes furent retirées progressivement, tous les points de la ligne se dégarnissant également, de manière à laisser un contour apparent destiné à tromper l'adversaire.

Les régiments se diminuaient d'un bataillon, puis de deux, chaque batterie expédiait une section vers l'arrière et tous ceux, fantassins et artilleurs, qui restaient, faisaient, comme on dit vulgairement, du bruit pour deux.

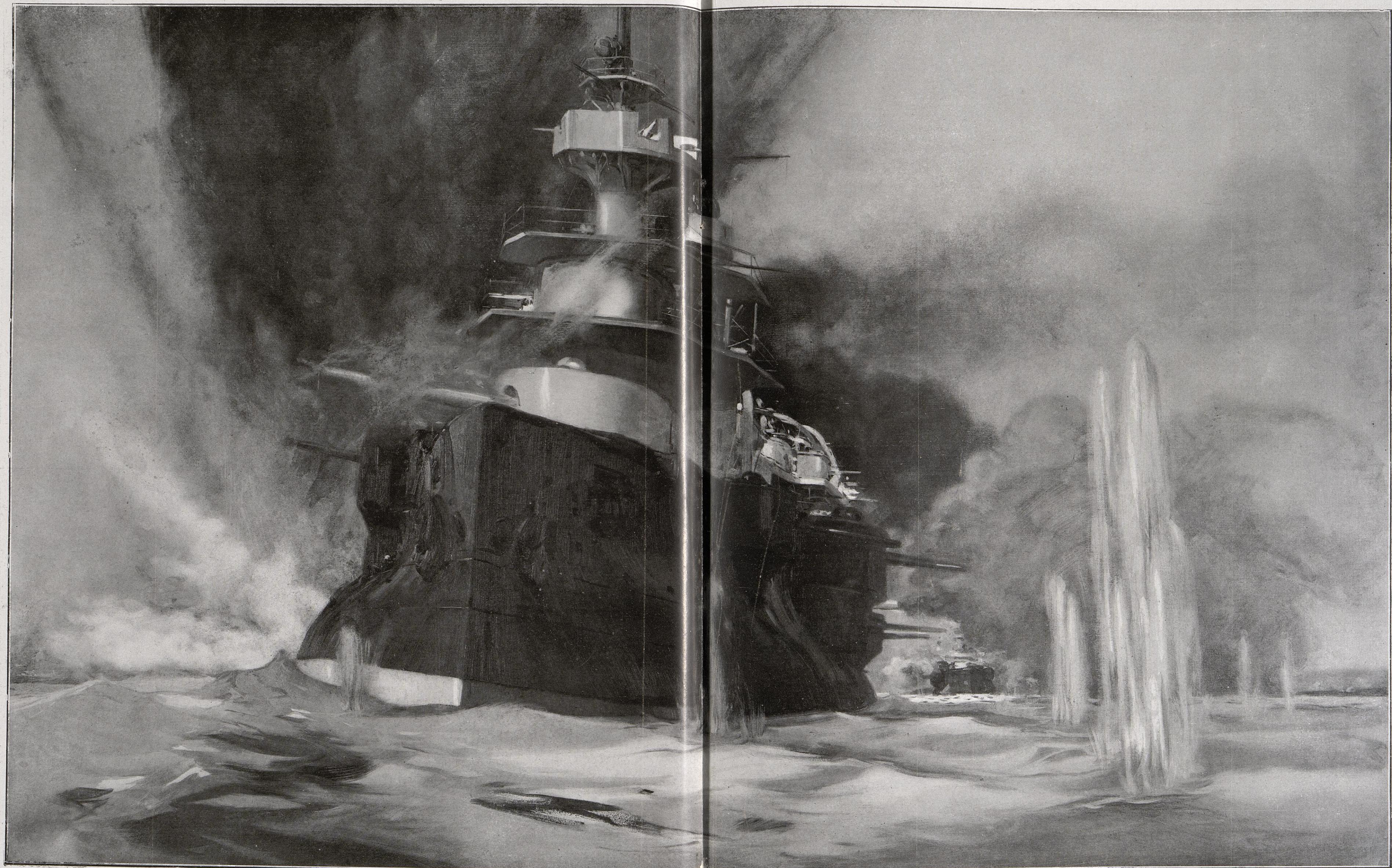
A un moment donné, par une belle nuit, les éléments au contact immédiat se décrochèrent brusquement, la gare de Krivolack sauta derrière le dernier train, l'ennemi ne trouva plus, au jour, personne devant lui. Sa surprise fut grande. Il ne pouvait pas, en effet, s'attendre à une telle céle-

Puis les routes, tout à coup, étaient encombrées pendant de longues heures] par des passages de troupes battant en retraite : c'était l'artillerie que l'on emmenait plus loin.

rité de notre part, d'autant plus, que dans les derniers jours, la neige s'était mise à tomber, couvrant d'un épais manteau blanc le bled macédonien, cachant les rares pistes, rendant presque impraticable l'unique route qui va de Vozarci à Krivolack par Kavadar et Négotin.

Mais pour nos hommes les obstacles ne comprenaient pas. Malgré les souffrances que leur imposait une température abaissée jusqu'à 17° au-dessous de zéro, malgré la fatigue causée par de longues marches dans une neige atteignant parfois trente, cinquante centimètres d'épaisseur, ils accomplirent dans le temps voulu le tour de force exigé. L'ennemi, après avoir marqué un temps, se ria à la poursuite : attaques sur Demir-Kapu, sur Gradec, sur Petrovo ; attaques simultanées sur notre flanc





UNE DES RUDES ATTAQUES DES NAVIRES DE LA FLOTTE BRITANNIQUE CONTRE LES COTES DE TURQUIE (*Dessin exécuté, d'après ses croquis, par le peintre Camorey.*)

Au moment où, si habilement, et pour ainsi dire sans perdre un homme, nos Alliés viennent de quitter la presqu'île de Gallipoli, il nous a paru intéressant de rappeler ici la rude besogne, qu'au début de l'entreprise effectuèrent, dans les Dardanelles, les navires de la flotte anglaise.



Par les très minces sentiers à peine esquissés au flanc des montagnes âpres et rudes de la Macédoine ce fut la ruée navrante et affolée de tout un peuple qui abandonne ses foyers.
(Clichés R. Marianovitch, de l'État-major général Serbe.)

gauche et sur notre flanc droit vers Gurincet et vers Furka, il essaya tout avec acharnement et ténacité.

Partout il fut battu, repoussé, maintenu. Franchissant la formidable région montagneuse des Portes de fer, puis les ravins de la Bojimia, traversant les mornes marécages de la vallée du Cinarli, la petite armée d'Orient rentra au complet en Grèce, ayant subi des pertes minimales, ramenant avec elle de nombreux prisonniers, ayant fait sauter tous les ponts, tous les tunnels, toutes les gares et rendu la voie ferrée inutilisable pour au moins un an.

Le 12 décembre au soir le repli était terminé et nos régiments défilaient musique en tête le 13 au matin à Karsuli.

Les soldats étaient, certes, fatigués, le combat n'ayant pas cessé durant les cinq derniers jours ; difficilement approvisionnés, n'ayant parfois pas de communications avec l'arrière, obligés, après des journées de bataille, de faire vingt-cinq, trente, quarante kilomètres durant la nuit, ils étaient harassés, mais joyeux et fiers d'eux-mêmes, conscients d'avoir accompli une des plus belles actions militaires de la guerre contemporaine.

Les Bulgares ne franchirent pas la frontière, peut-être par raison diplomatique, mais aussi parce que leurs pertes considérables et l'impossibilité où ils se trouvaient de se ravitailler en munitions leur interdisaient de continuer la lutte avec une armée qui, se rapprochant de sa base, devenait chaque jour plus forte.

La marche vers Salonique se continua donc en

toute sécurité à travers la Macédoine grecque. Mais au froid avait succédé la pluie, le dégel, la boue et qui n'a pas vu la boue macédonienne ne connaît pas la boue. Ce furent de nouvelles et très grandes fatigues pour nos fantassins.

Enfin toutes les troupes arrivèrent sur leurs

ments bétonnés de mitrailleuses, casemates pour les pièces lourdes vont être terminés dans quelques jours.

Salonique est devenue un véritable camp retranché contre lequel l'ennemi se brisera s'il tente la folie de vouloir nous arracher cette base navale.

**
20 décembre 1915.

Hier ont eu lieu les élections grecques, si l'on peut appeler ainsi cette misérable comédie électorale. Le peuple hellène a montré en la circonsistance qu'il n'était pas tombé aussi bas que certains se l'imaginaient.

Les abstentions, représentant la seule protestation possible, furent considérables.

Ici, à Salonique, pourtant un des fiefs les plus importants du parti gouvernemental, il n'y eut que 1.400 votants sur 30.000 inscrits.

Il paraît que la proportion fut sensiblement la même dans tout le pays.

On connaît à présent l'opinion publique. Bien entendu cette manifestation est toute platonique ; le gouvernement sorti de la légalité n'en tiendra aucun compte. Mais, pour nous, elle représente une belle victoire morale.

Les Grecs n'ont pu supporter l'idée de voir les Bulgares ou les Turcs fouler leur territoire, et l'Allemagne, qui manœuvra si bien diplomatiquement ces mois derniers, a commis une lourde bêtise en leur demandant.

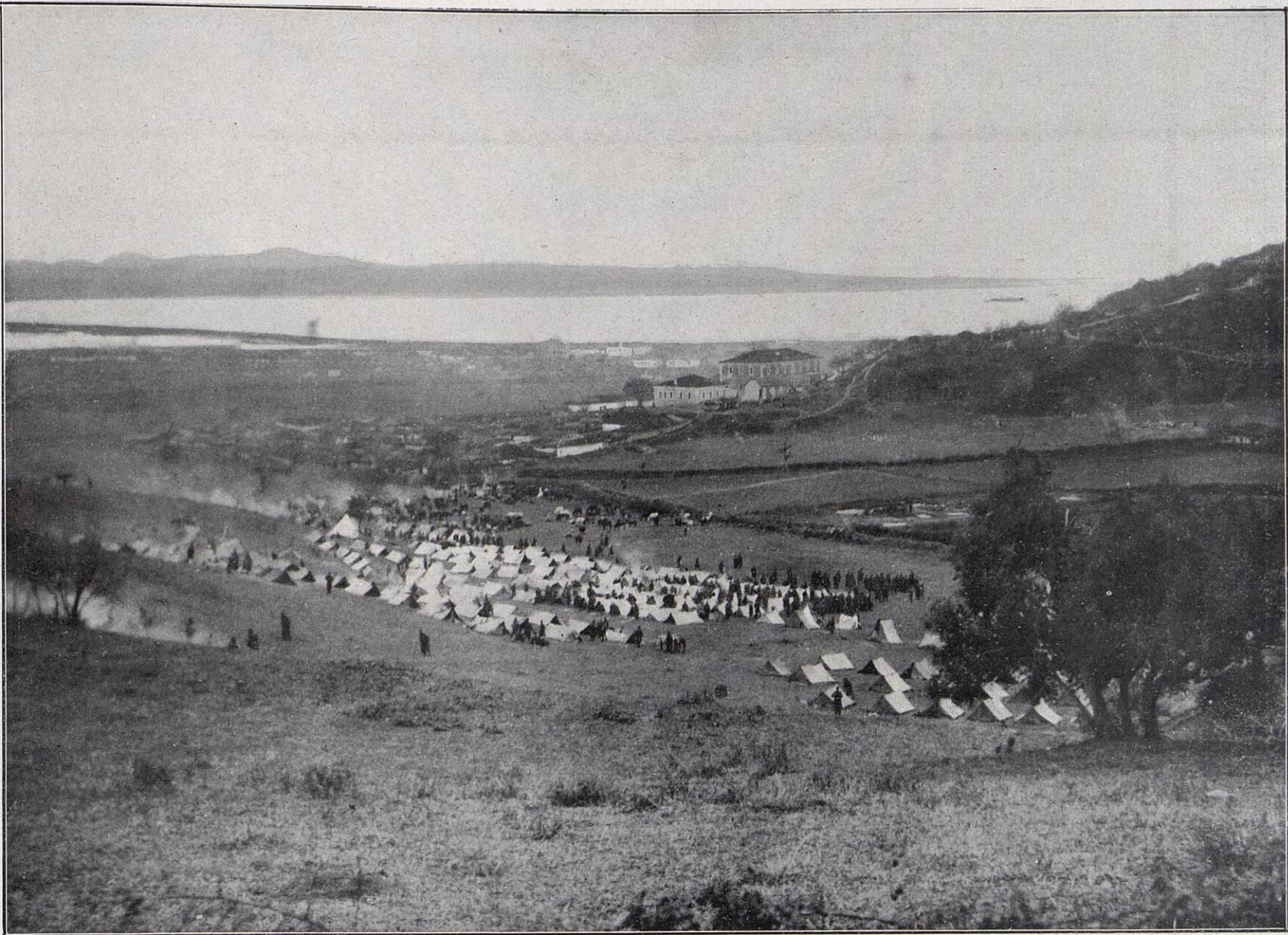
L'Orient, fertile en surprises, nous en réserve peut-être une bonne, après nous en avoir fourni tant de mauvaises.



Interrogatoire de prisonniers bulgares pris pendant les combats du Cinarli.

emplacements et sans perdre de temps, se mirent à exécuter les travaux de défense que le génie avait déjà tracés et ébauchés. En ce moment les fortifications se creusent, les défenses accessoires sont déjà placées, les repères de tir sont pris.

Tranchées, boyaux, abris, ouvrages, emplace-



Durazzo, port albanais sur l'Adriatique, fut, on le sait, le point extrême de la retraite des armées serbes qui y parvinrent exténuées, mais non vaincues.
On voit ici la ville de Durazzo avec le camp serbe, au premier plan, et l'Adriatique dans le lointain.



Le ravitaillement des Serbes à Durazzo par des bateaux italiens et alliés.
L'ARMÉE SERBE RÉFUGIÉE EN ALBANIE



LA « CORVÉE » DE VIN. — Un groupe de zouaves s'est rendu au village voisin, afin d'y chercher du « pinard » pour les camarades. Chacun des bidons portés par les vaillants africains contient deux litres de liquide. On voit que nos braves ont le ferme dessein de se maintenir en bonne santé et en belle humeur.



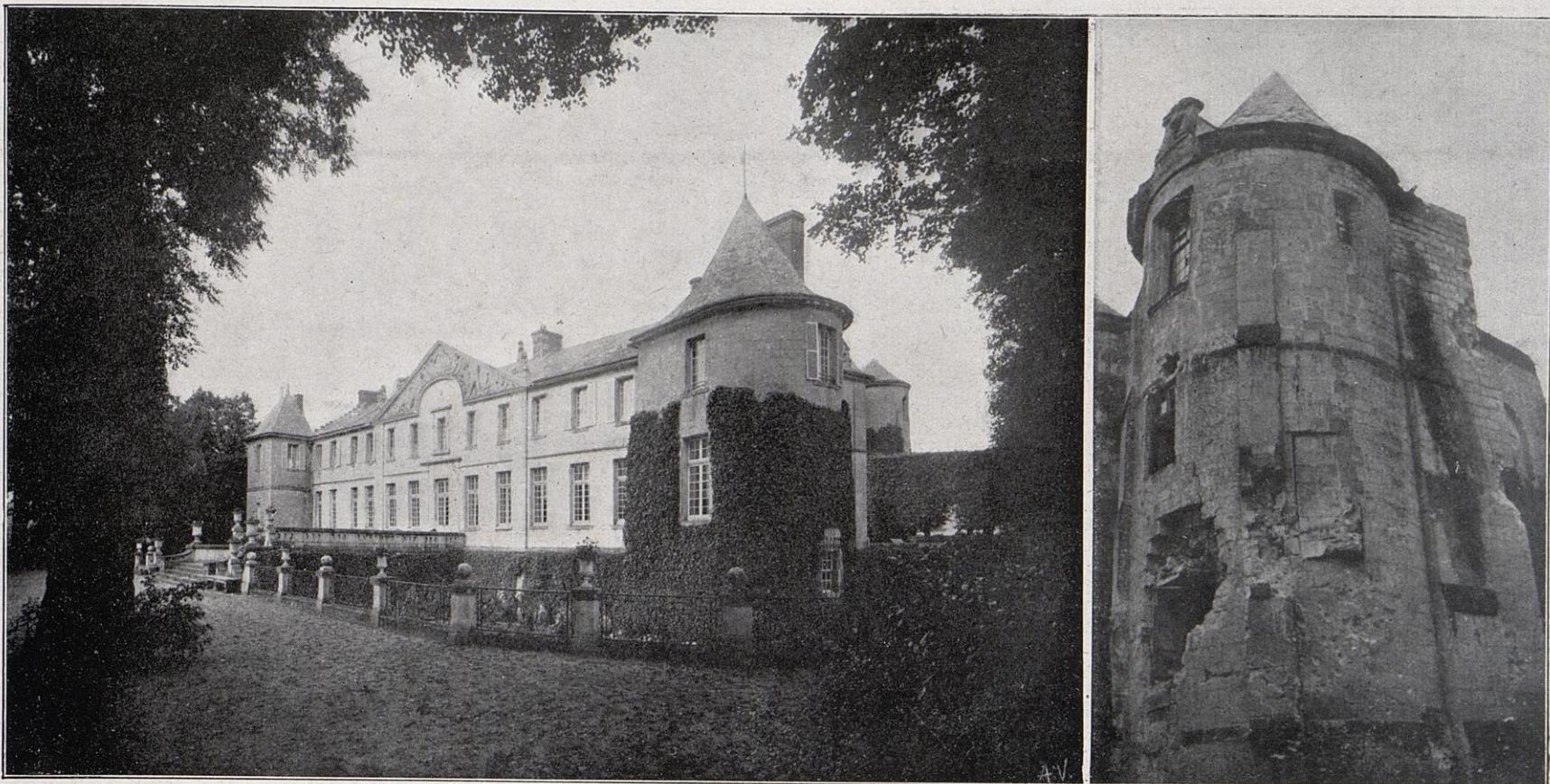
LES PETITES JOIES DE NOS ARTILLEURS. — Il arrive souvent que parmi les chevaux de renfort envoyés à nos artilleurs il se trouve des poulinières « qui attendent un bébé ». Lorsque le petit poulain naît, durant un stationnement, il est choyé, dorloté par tous. On commence son éducation, on lui apprend les belles manières.



APRES DIX-SEPT MOIS DE BOMBARDEMENT

Le château de _____ était au mois d'août 1914 une demeure habitée. Des hôtes nombreux l'occupaient, on y vivait, on y menait même grand train. La guerre vint et puis la retraite de nos armées. Les châtelains de _____ durent évacuer leur résidence. Depuis, celle-ci reste dans la zone des armées. Elle a subi de nombreux bombardements qui ne l'ont pas trop sensiblement ravagée. Mais le temps fait son œuvre : le château vide prend cette allure si navrante des demeures abandonnées ; la mousse pousse dans les cours, les grilles se rouillent ; il devient une ruine dans un paysage dévasté.



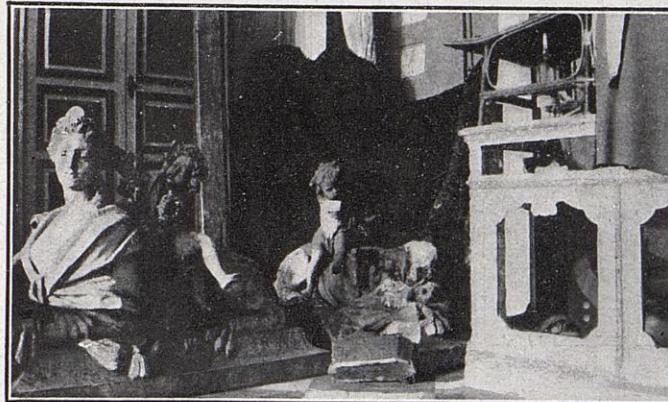


Le château de Vic-sur-Aisne, situé entre Compiègne et Soissons.

Le donjon féodal du XIII^e siècle.

LE CHATEAU DE VIC-SUR-AISNE

Le château de Vic-sur-Aisne qui couronne une hauteur dominant la vallée de l'Aisne entre Compiègne et Soissons s'élève au milieu d'un gros bourg dont il est séparé par de larges douves et d'anciens remparts convertis en terrasses. Il se compose encore actuellement de deux parties bien distinctes : un donjon féodal du XIII^e siècle dont les fondations remontent à Charlemagne et une imposante construction plus moderne élevée au XVII^e siècle. Devant cette belle demeure d'une architecture à la fois sobre et imposante s'étend un vaste parc dessiné à la française par Lenôtre. Sur tapis verts entourés d'ifs symétriques et encadrés de grands massifs de verdure, des statues et des vases qui complètent la décoration viennent arrêter et charmer le regard. Ce sont des groupes de terre cuite contemporains de Louis XIV représentant des divinités mythologiques, dus au ciseau de Coysevox et de Coustou.



Les sphinx de la terrasse, mis en lieu sûr.

quables ont été transportées en lieu sûr. C'est cette délicate opération que représente l'une de nos gravures.

Le donjon, dont les murs épais de 3 mètres avaient résisté victorieusement aux boulets des ligueurs sous Henri IV se sont émiettés sous les obus allemands. Dans la grande salle du 1^{er} étage, dont le général de Villaret commandant le 7^e corps d'armée avait fait son cabinet de travail, il fut blessé une première fois à la tête le 7 octobre par un éclat d'obus qui avait éventré et incendié la tour du Nord.

Ajoutons que le vicomte de Reiset, dont il serait superflu de rappeler ici les beaux ouvrages historiques vient d'être l'objet de la part de ses compatriotes d'une distinction des plus flatteuses. Pour récompense de sa belle conduite la population de Vic-sur-Aisne a demandé pour lui et pour M. Braux, maire de la ville, une citation à l'ordre civil, et l'autorité militaire a voulu s'associer à la pétition si justifiée des habitants.



Les soldats du génie mettent à l'abri les statues de Coysevox et de Coustou.

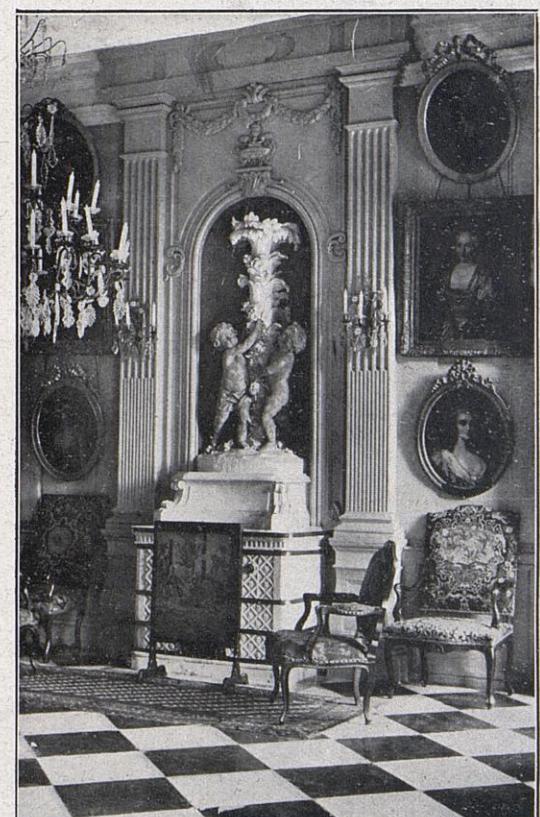
L'intérieur du château a conservé de précieux souvenirs des hôtes illustres qui s'y sont succédés depuis deux siècles, au rez-de-chaussée dans la tour qui porte son nom, la chambre du cardinal de Bernis a été conservée telle qu'elle était de son temps lorsqu'il vint passer à Vic-sur-Aisne les cinq années de sa disgrâce politique. Au premier étage la chambre de la Duchesse de Berry a gardé son mobilier de l'époque avec les objets familiers de l'héroïne de la Vendée dont le propriétaire actuel le vicomte de Reiset s'est fait l'historien.

Enfin, dans les galeries, les salons, les vestibules, toutes les vastes pièces du château, celui-ci a réuni une intéressante collection de peintures et de meubles du XVIII^e siècle qui sont venus s'ajouter à de précieux portraits de famille et à de nombreux souvenirs militaires qui fait de cette belle demeure le vrai type du château français où revit tout entière l'histoire de la vieille France d'autrefois !

Les Allemands ont cruellement mis à mal cette somptueuse habitation.

Lorsque, le 31 août, les troupes ennemis pénétrèrent à Vic-sur-Aisne, après l'avoir bombardé pour la première fois, l'énergique attitude du vicomte de Reiset préservra le château et le bourg de l'incendie et du pillage en rendant la vie sauve à de nombreux habitants ; mais lorsque la bataille de la Marne eut forcé l'ennemi à rétrograder, les Allemands s'installèrent dans ces fameuses carrières qu'ils ont fortifiées comme des citadelles dont il n'a pas été possible de les déloger jusqu'à ce jour.

Depuis cette époque la coquette petite cité n'a pas cessé d'être bombardée et le château pour sa part a reçu plus de deux cents obus sans regard pour les ambulances allemandes et françaises qu'il a successivement abritées. Les murs ont été éventrés, les toitures arrachées en partie et le parc labouré par les projectiles ! — Les collections avaient été mises en sûreté dès le début des opérations, mais le manque de bras et de matériel avait empêché de mettre à l'abri les statues du parc insuffisamment protégées par des fascines et des branchages. — Lorsque dernièrement des obus de gros calibre sont venus fracasser l'un des sphinx de la terrasse et la statue d'Actéon qui portait la signature de Coustou, l'autorité militaire s'est émue de cette destruction et avec l'aide des sapeurs du génie les statues les plus remarquables ont été transportées en lieu sûr.



L'une des salles du château qui est un vrai musée, avec ses portraits anciens.



LE GÉNÉRAL PELLÉ
Portrait au crayon par M. R. Delastang.

LA MODE

La nouvelle fantaisie de la mode après les robes de tricot, de jersey si élégantes c'est le costume de cuir souple. Ce cuir préparé comme les petites bottes de luxe de nos Parisiennes. Et j'avoue que cette nouveauté est vraiment charmante. J'ai vu récemment une robe de ce genre, d'un vert foncé ornée de skungs et boutonnée de jais taillé d'une allure très originale. Certaines jupes se frangent du bas, à même le cuir, ce qui donne à l'ensemble un cachet très particulier et bien nouveau ! Ces costumes d'une ligne correcte s'ornent sobrement d'ailleurs de biais, de bandes de cuir verni ou perforé, de teintes parfois différentes ; les vestes se doublent de peau blanche.

D'ailleurs, le cuir s'insinue un peu partout : sur les costumes de gabardine, de velours de laine ; ils soulignent souvent

ou surmontent les bandes de fourrure des jupes, des manteaux.

Les jupes à godets ont un grand succès, elles sont très jolies en velours de couleur également, pour accompagner les vestes Louis XV si allurées, qui se voient un peu partout. Les grands vêtements amples et droits, très longs évoquant le paletot-sac d'antan se partagent le succès actuel.

Ils se font très vagues et alourdis par une haute bande de loutre ou de skungs, de putois ou de kolinski. Les poches et boutons de ces vêtements sont en même fourrure.

En teintes : « perle grise », « vert russe », « prune », « écaille brune » ou « bordeaux », ils sont particulièrement réussis ! Ils se doublent de crêpe de Chine ou de velours blanc, une jolie trouvaille élégante ! Les cols médicis renaissent un peu transformés, mais si pratiques et jolis encadrant bien les visages déjà rosés du froid prochain...

Les manchons, cette saison, sont petits et ronds. Certains, très fantaisistes se font en drap, en velours de laine, en velours de soie, s'ornent de coulissés, de ganses et de bandes de fourrure assortie au costume. Les manteaux du soir sont en velours ou panne de nuances vives. Amples, longs et taillés en mantes, à manches larges, ils sont garnis très simplement de biais frangés, coulissés, bouillonnés et de ganses, donnant une immense ampleur au bas du vêtement. Les fourrures les plus diverses les enjolivent, sombres ou claires suivant la teinte du manteau.

Avec l'ampleur revenue, les jupons réapparaissent. Ils se combinent de façon délicieuse, en tissus souples et légers mêlés aux tulles, aux volants de mousseline de soie ; ils suivent la forme des jupes et s'évasent largement du bas mettant en nos dessous toute la coquetterie d'autrefois...

Les chapeaux subissent quelques changements : le « bérét », le « postillon », le « Werther » ont disparu. On voit maintenant : le crâne marquis ou l'impertinent tricorné, campé sur les boucles blondes et brunes, ornés d'un rien, de perles baroques : blanche et grise ou d'un pompon de soie rose pâle, ou encore, le chapeau de panne coulissé, garni d'une

tête de plume posée en boule, au bord, et de la teinte du chapeau, ou encore, d'une fleur d'argent ; ou enfin, de brins de paradis, flottant au moindre souffle. Quelques cloches, ourlées d'autruche, de jolies formes « Niniche », garnies de plumes... qui reviennent avec succès. Enfin, un grand chapeau à bord roulé et très dégagé de côté, en velours tendu de teintes nouvelles ; garni d'un motif d'acier ou d'or mat.

Comtesse MAUD.

ÉCHOS

M. HERRIOT A LA SORBONNE

La conférence qu'y a fait dimanche M. le Sénateur Herrion, maire de Lyon, a été écoutée avec le plus vif intérêt et chaleureusement applaudie par le nom-

breux public qui se pressait à la Sorbonne. On sait avec quelle ferveur il s'est fait le promoteur d'une foire de Lyon, destinée à remplacer la foire jadis célèbre de Leipzig. Son éloquence si communicative n'aura pas contribué pour peu à la réalisation prochaine de ce projet dont l'importance n'échappe à personne, à l'heure présente.

— « C'est, a-t-il dit toute une vie nouvelle qu'il nous faudra créer à la lueur des tragiques événements des années de guerre. Chacun de nous devra épouser le vieil homme et se rajeunir ».

Et parlant avec la piété d'un fils de la grande cité pour laquelle il rêve de plus grands destins, il l'a montrée « avec les vertus d'endurance et de sang froid, avec les facultés d'énergie et de foi » qui dès maintenant assurent le grand succès de son entreprise patriotique.



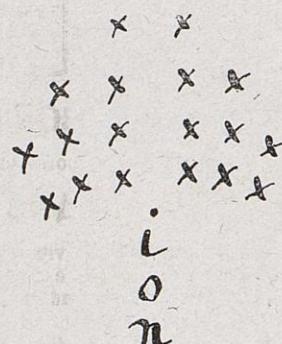
EN MACÉDOINE. — Dans un village de Macédoine, des professeurs français (ceux-là mêmes qui avaient organisé les premières écoles de français en Alsace) apprennent notre langue à la jeunesse du pays.

NOS CONCOURS

TROISIÈME CONCOURS DE JANVIER

MOTS EN GERBE

Reproduisons ce problème parce qu'il contenait des erreurs.



L'excellente 3 qu'on a de notre 2 est incontestable. Notre 2 familièrement, c'est 5. Quant à 6, lorsqu'elle fut assiégée aux temps anciens, elle n'avait pas d'1 pour se défendre.

CONCOURS DES OEDIPES-SPHINX (suite)

FANTAISIE SUR LA MARCHÉ DU CAVALIER

La croix de guerre.
1 chaîne ouverte 1 chaîne fermée
par Lignères, Café Continental, Carcassonne.

m	l	a	n	F	r	o	u	n	f
ce	Fr	t	m	as	m	ou	at	ff	
ef	o	Si	t	ma	o	ra	ri		eS
an	a	i	tm	a	rs	a	r	st	
r	au	ce	m	u	a	le	F	l	
ve	o	t	E	e	a	e	m	gi	
v	t	t	l	mo	a	n	o	r	
o	ux	i	f	M	t	S	an	c	
v	e	i	tu	i	ns	e	a	i	

CHARADE TRÈS FANTAISISTE proposée par H. Thorel, Epinay-sur-Orge.

Mon premier jeune encore et sans cornes Bondit dans la forêt, fuyant avec effroi Du chasseur inhumain la cravate sans bornes, Le chasseur fut-il duc, manant, marquis ou roi. Quelle est la femme qui, très gracieusement, Vers cinq heures de la vespéron, Suivant un usage charmant, N'approche mon second de sa lèvre pourprée ? Le pays où l'on sème et mange mon dernier Est aussi le pays où règne mon troisième ; Et quant à mon entier (Et mon embarras est extrême) Je ne puis le décrire avec précision Car il n'est en réalité... qu'illusion !

SOLUTION DU 3^e CONCOURS DE DÉCEMBRE

Fort peu de solutions, et ce jeu syllabique est si facile. Attendons, exceptionnellement, encore huit jours.

SOLUTION DE LA CHARADE FANTAISISTE proposée par A. Pous (et qui compte pour le concours des Oedipes-Sphinx).

Aéro — lit (he).

Solutions reçues.

L'Œdipe du Mans ; Bobby ; Le Pétrot de Nini et de Kiki ; Lignères, à Carcassonne ; Cécile des Louvelières.

SOLUTION DU MOT EN LOSANGE PREMIER CONCOURS DE JANVIER (Maximum 7)

C

SAC

PAIEN

SAILLIE

CAILLETTÉ

CELEBRE

NITRE

ETE

E

Réponses reçues.

Bobby (7) ; Cécile des Louvelières (7) ; Lignères (7) ; H. Thorel, Epinay-sur-Orge (7) ; Le Pétrot de Nini et de Kiki (7) ; Un Infirmier de la 9^e (7) ; L'Œdipe du Mans (3).

Solution communiquée par M. Pous,

pour le problème posé par lui.

La première personne avait au début	5.121 fr.
La deuxième — — —	2.561
La troisième — — —	1.281
La quatrième — — —	641
La cinquième — — —	321
La sixième — — —	161
La septième — — —	81
La huitième — — —	41
La neuvième — — —	21
La dixième — — —	11
TOTAL	10.240 fr.

Réponses reçues :

Ont donné comme solution : 5121, — 2561, — 1281, — 641, — 321, — 161, — 181, — 41, — 21, — 11 — les chercheurs dont les noms suivent :

Grand Café de Paris, Tours ; Comtesse de Mormoileul ; Boiss, à Beaumes de Venise ; Les abonnés du Café Pignet, Ardèche ; 01242 ; Nauticus, Toulon ; Lisette Cochard, Brest ; La Bande des Z, Etablissement Thermal de Korbous, Tunisie ; Grand Café, à Pau.

D'autre part, *Un Infirmier de la 9^e et le Sphinx de Macédoine aux armées* proposent comme solution : 1024 — 512 — 256 — 128 — 64 — 32 — 16 — 8 — 4 — 2, mais le total de ces sommes ne donne que 2.046 francs.

Mme Philibert, de Millery, a mal lu la donnée, et a confondu avec le problème du sultan, du favori, du grain de mil et de l'échiquier, par lequel on tenta — vainement ! — d'assagir la jeune cervelle — je parle d'il y a longtemps, du moins pour moi !... — de la plupart d'entre nous. Aujourd'hui les sultans ont d'autres mœurs et les accapareurs de blé empêcheraient ce jeu innocent. Toujours est-il que Mme Philibert fit erreur en donnant 1 franc par personne pour commencer.

Mal lui aussi, la donnée, par *Chêvrefeuille et Rêve de Vals* (vous n'avez pas peur, Mademoiselle !...) Soyez la Clairette des vingt-huit jours, si vous voulez..., ou la Fille du Régiment..., ou celle du Tambour-Major... Soyez ce que vous voudrez, mais que ce soit pimpant, alerte, *français...* mais non pas langoureuse et... viennois... dites ? J'ai une voisine qui joue *La Veuve joyeuse* plusieurs heures par jour. Entre elle et moi habite la veuve d'un officier tué à la guerre. Je ne sais pas ce que pense celle-ci. Mais j'ai beau avoir horreur des histoires, je ne conseille pas à la dame au piano de me rencontrer devant sa porte !... Alors soyez gentille : tous les amis du *Monde Illustré* sont charmants, et vous comme les autres. Et changez de nom ; ça vous sera facile !... Sans rançune ? Donc *Chêvrefeuille...* et... Mademoiselle Nitouche ont fait erreur en donnant pour débuter deux francs à chaque personne.

Bobby. — J'aurais bien voulu vous remercier de vos vers, qui m'ont consolé de plus d'une contrariété, et les publier, mais... vous vous doutez que c'est impossible. Merci de grand cœur pour vos vœux. — Vous n'avez pas lu les mots soulignés : *pour le reste*. Votre solution est exacte mais pas votre observation.

Café de Paris, Tours. — Ah ! que vous êtes bien du pays de notre vénéré maître à tous, le grand François Rabelais : mon tout avec mon un mange mon deux... vous trouvez poivre — rot = poivrot. Vrai, ça, c'est gai !... Mes cordiales félicitations. Votre métagramme et votre rébus sont exacts.

Comtesse de Mormoileul. — Que vous voilà bien en retard !... Presque autant qu'Alec Cendre dans ses solutions, mais lui c'est faute de place. Votre métagramme et la chârade sont exacts.

Gaston, Simone et Marthou et plusieurs autres lecteurs. — Grand merci.

Madame Philibert. — Je vous en prie, n'hésitez pas, inventez-en !...

A tous les devins. — A la demande de plusieurs chercheurs, nous remettons à huitaine le délai pour les concours de N°cl. Alec Cendre.